Un regard sur la scène française: histoires communes et peu communes

An Overview of the French Art Scene: Common and Uncommon Stories

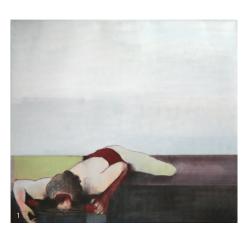
Commissaire invité / Guest Curator: Gaël Charbau

Histoires communes et peu communes Common and Uncommon Stories

Introduction par Gaël Charbau, commissaire invité

Foreword by Gaël Charbau, guest curator

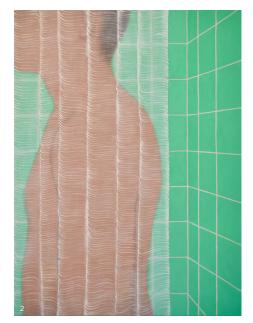
Lors d'une conversation récente avec un collectionneur engagé auprès de la scène française depuis plus de vingt ans, celui-ci me confiait qu'il n'avait encore iamais revendu une seule pièce. Son souci le plus concret, me glissait-il, n'était pas de mesurer la valeur de sa collection mais de ne pouvoir vivre avec l'ensemble de ses œuvres au quotidien, notamment pour expliquer ses choix auprès de ses amis parfois moins éclairés. Il me confiait avoir un argument imparable auprès de ceux qui travaillent dans la finance, lorsqu'ils l'interrogent sur sa passion: « Dans vos métiers, vous arbitrez au quotidien, vous mesurez le pour et le contre, vous anticipez des risques pour tenter de toucher des dividendes... Eh bien, si vous cherchez un dividende dans l'art. vous l'obtiendrez sans risque aucun et même tous les jours : c'est le dividende plaisir.»



Lorsque l'équipe d'Art Paris m'a invité à imaginer un parcours sur la scène française au sein des galeries de la foire, ma réponse a été très vite positive. La première raison est liée à mon histoire. Avant grandi loin de Paris, ma rencontre hebdomadaire avec l'art contemporain fut possible lorsque je m'y installai à l'âge de 22 ans pour y découvrir, comme beaucoup d'autres, ce monde des galeries ouvert gratuitement à tous. C'est à ce moment que j'ai créé Particules, un journal traitant de l'art contemporain et de la société, que j'ai dirigé pendant sept années, et qui était justement accueilli et distribué gratuitement dans de nombreuses galeries. C'était l'époque où plusieurs enseignes venaient de s'installer dans le XIIIe arrondissement et où cette histoire commune de la scène française se prolongeait dans la fraîcheur de la rue Louise Weiss, vers les galeries implantées historiquement à Saint-Germain-des-Prés et celles qui venaient bousculer les géographies établies du Marais. Cette culture bouillonnante nous obligeait à pratiquer un exercice « d'élasticité » du goût qui faisait passer, d'un espace à l'autre, de l'art conceptuel à l'art relationnel, de la peinture figurative à l'installation sonore, dans une multitude de contrastes. Cette effervescence des années 2000 fut, pour une petite poignée d'entre elles,

1 Jérôme Borel La confusion de Narcisse, 2014 Acrylique sur toile 205 x 180 cm Courtesy Galerie Olivier Waltman

2 Henni Alftan Shower, 2019 Huile sur toile 97 x 130 cm Courtesy Galerie Claire Gastaud



I was recently talking to a collector who has been involved with the French scene for over 20 years. He told me that he had never sold any of his acquisitions. The most important thing for him was not to measure the monetary value of his collection, but to be able to live with all his artworks on a daily basis, in particular so that he could explain his choices to his sometimes less enlightened friends. He also told me that he had an unassailable argument for any of those working in finance who asked him about his passion: "In your jobs, every day is spent arbitrating, measuring the pros and cons and trying to anticipate risks in order to earn dividends. Well you can earn dividends from art every day and without taking any risks: a dividend called pleasure."

When the Art Paris team invited me to reflect on a visit trail that would take visitors around a selection of exhibiting galleries as part of a focus on the French scene, I didn't hesitate for long. The first reason is linked to my background. Having grown up far from Paris, my weekly encounter with contemporary art only became possible when I moved here at the age of 22 and discovered, like many others before me, a whole world of galleries open to one and all. It was at that time that I founded Particules, a newspaper that dealt with contemporary art and society and which I directed for seven years. It was appreciated by and distributed free of charge in many galleries. During this period, several galleries opened in the 13th arrondissement.

Suddenly the common story of the French art scene spread its wings, moving away from the historic galleries implanted in Saint-Germaindes-Prés and the Marais and making its way between the modern buildings of rue Louise Weiss, sending tremors in the process through the established gallery landscape. This effervescent cultural scene forced us to become more "elastic" in terms of our tastes and preferences as, from one contrasting exhibition space to the next, we went from conceptual to relational art and from figurative painting to sound installations. For a handful of these galleries, the effervescence of the 2000s became a springboard that has seen them become leaders today on the national and international scenes. Many others also fell by the wayside: between the "pleasure dividend" and the absence of dividends, the stories of galleries are often epic narratives in which the whole gamut of human passions is played out as they follow in their artists' footsteps.

3 Jennyfer Grassi

Les Intérieurs, 2019 Huile sur toile 45 x 70 cm Courtesy Galerie Eva Hober

4 Kubra Khademi

The Birth Giving, 2018 Gouache et feuille d'or sur papier 120 x 190 cm Courtesy Galerie Eric Mouchet

5 Elsa & Johanna

Window of the Mind, Beyond the Shadows, 2018 Photographie 90 x 60 cm Courtesy Galerie La Forest Divonne

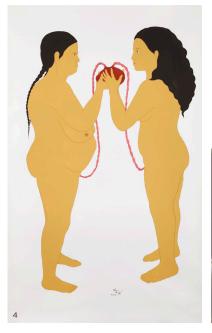


un tremplin, jusqu'à devenir aujourd'hui des mastodontes de la scène nationale et internationale. Plusieurs, aussi, y laissèrent leur peau. Entre le « dividende plaisir » et l'absence de dividende, les histoires de galeries sont souvent des épopées où se joue, dans le sillage des artistes, tout le spectre des passions humaines...

La deuxième raison qui m'a poussé à accepter cette invitation, c'est mon engagement auprès de la scène française. Comme beaucoup, il m'a toujours semblé étonnant et regrettable qu'elle ne soit pas plus connue et valorisée sur la scène internationale, alors même que les artistes qui travaillent en France font preuve d'autant d'inventivité, de talent et de singularité que leurs consœurs et confrères des autres scènes. À la suite du projet imaginé en 2018 par François Piron sur ce qu'il nomme les « francs-tireurs » de cette scène nationale, puis de celui mené l'année dernière par Camille Morineau avec l'association AWARE – qu'elle a fondée afin de replacer

les artistes femmes dans l'histoire de l'art en y soulignant leur rôle déterminant –, Guillaume Piens m'a donné carte blanche pour imaginer à mon tour un parcours au sein de ce biotope artistique.

Bien que je ne sois pas un grand amoureux des foires, je me suis prêté à l'exercice en choisissant parmi les artistes que je connais le mieux tout en me laissant surprendre, dans ma déambulation, par d'autres. Sans autre logique que celle du plaisir de pouvoir prolonger, à Art Paris, le travail que je mène avec ces créateurs sur d'autres terrains depuis plusieurs années. Il me semble que l'on peut ainsi donner un aperçu de notre histoire commune en croisant celle, peu commune, de ces artistes pour la plupart encore dans la première partie de leur carrière. Et tout en gardant, bien sûr, un œil sur quelques-uns de leurs aînés. Les meilleures histoires, n'est-ce pas, sont bien celles dont l'idéal voyage et nous traverse, au-delà des générations...





My second reason for accepting this invitation was my own commitment to the French scene. Like many other people, it has always struck me as surprising and regrettable that the French scene is not better known and appreciated internationally, especially as the artists working in France are just as inventive, talented and unique as their peers in other countries. Following on from François Piron's project in 2018 that focused on what he called the "mavericks" of the French art scene, and last vear's focus by Camille Morineau and AWARE (the association she founded to highlight the decisive role of women artists and give them their rightful place in the history of art), Guillaume Piens gave me carte blanche in turn to imagine a visit trail through the fair's artistic ecosystem.

Although I am no great fan of art fairs, I played the game, choosing from among the artists I knew best, whilst also letting myself be surprised by others on my journey of discovery. There is no other logic at play in my selection other than the pleasure of being able to prolong here at Art Paris the work I have been doing with these artists for several years. It seems to me that we can give an insight into our common history by confronting it with the uncommon history of these artists who are, for the most part, still in the first part of their careers—all the time of course keeping an eye on some of their elders. After all, aren't the best stories the ones whose ideals permeate our very being, crossing borders and generations as they do so?



6 Roland Flexner Untitled, LGY 64, 2012 Graphite liquide sur papier 55 x 47 cm Courtesy Galerie Nathalie Obadia Paris-Bruxelles

7 Rémi Dal Négro One Kick n° 3, 2018 Technique mixte 70 x 100 x 90 cm Courtesy Galerie Eric Mouchet

8 Hervé Télémaque Margot I, 1996 Marc de café et pigments sur assemblage de bois 130 x 212 cm Courtesy Galerie Rabouan Moussion









9 Caroline Le Méhauté

Graphein 7, 2019 Cyanotype sur papier Arches 60 x 80 cm Courtesy H Gallery

10 Baptiste Rabichon

Untitled - Manhattan Drawing series, 2019 Épreuve chromogène 80 x 120 cm Courtesy Galerie Paris-Beijing

11 Léa Belooussovitch

Valencia, Venezuela, 28 mars 2018, 2019 Dessin aux crayons de couleur sur feutre 50 x 60 cm Courtesy Galerie Paris-Beijing



Art Paris soutient la scène hexagonale en associant le regard subjectif, historique et critique, d'un commissaire d'exposition à la sélection de projets spécifiques d'artistes français proposés par les galeries participantes. Sous le titre histoires communes et peu communes, Gaël Charbau, commissaire et critique d'art indépendant, livre son regard sur la scène française en réunissant 22 artistes, nés pour la plupart dans les années 1980, dont les œuvres mettent en avant les notions de récit, d'histoires singulières et universelles

Notices rédigées par Paloma Hidalgo, Katarina Jansdottir et Gaël Charbau.

HENNI ALFTAN (Née en 1979 à Helsinki, vit et travaille à Paris), Galerie Claire Gastaud, stand D5

À première vue, des « petits riens » de la vie quotidienne qu'Henni Alftan traduit dans ses peintures à l'huile, mais dont se dégage toujours comme un énigmatique silence. Un reflet dans un verre d'eau, la transparence d'un tissu, un morceau de miroir, des collants qui filent, des visages le plus souvent comme figés et sans détails, des corps et des objets toujours coupés par le cadre, le « vivant » devenant un véritable paysage plastique. Assurément, il y a mémoire du pop art dans les peintures de l'artiste, qui pousse l'étrangeté jusqu'à parfois représenter la même scène selon différents points de vue. Elle ne nous laisse que des indices, des morceaux qui communiquent entre eux et qui donnent toujours la sensation que nous sommes cachés dans un coin, quelque part, en train de voir... ca. «Le motif de mes œuvres et aussi la peinture elle-même, son histoire, ses qualités physiques, l'objet tableau. [...] Il n'y a pas de photos sur les murs de mon atelier. Je préfère observer et déduire. Je regarde les gens, le monde et ses représentations » écrit l'artiste. Mais derrière cette apparente simplicité se cachent une science de la composition et une facture qui rend sa peinture immédiatement identifiable. C'est toute la force de son travail : ne peignant jamais ce que l'on attend là où on l'attend, son style est pourtant toujours immédiatement reconnaissable.

LÉA BELOOUSSOVITCH (Née en 1989, vit et travaille à Bruxelles), Galerie Paris-Beijing, stand B9

Les œuvres de Léa Belooussovitch se définissent par une grande préoccupation pour les images, notamment celles qui véhiculent, dans les médias ou dans les archives, notre relation à la violence. L'artiste choisit en particulier les clichés qui mettent en scène une ou plusieurs victimes prises sur le vif, dans un état de vulnérabilité extrême. Une grande partie de son travail consiste à déconstruire ces photos en les recadrant sur un détail, puis à le reproduire à l'aide de pastels sur de grands morceaux de feutre. Cette technique lui permet de «dissoudre» son motif, comme si le pigment était absorbé puis diffusé par le médium, rendant ainsi l'image presque totalement abstraite. Ce que crée à l'origine l'œil mécanique ou numérique du photographe, c'est un théâtre, une scène qui intègre à l'avance notre réaction évidemment pleine d'émotion, dans le temps figé d'un instantané que nous découvrons dans les journaux. À l'inverse, le temps long que l'artiste consacre à ses activités, celui où d'abord elle épluche les médias pour trouver ces images, puis celui de leur métamorphose en œuvres dessinées, pourrait correspondre à une entreprise de réparation : comme si le temps de l'atelier devenait celui de la guérison, un pas en arrière du trop-visible, une forme d'économie et pourquoi pas, d'écologie du regard.

Each year, Art Paris invites a curator to engage critically with a selection of projects by French artists presented by participating galleries. In Common and Uncommon Stories, Gaël Charbau, art critic and independent curator, brings together the work of 22 artists, most of which were born in the 1980s, responding to the notion of the narrative and the ambiguous interplay between singularity and universality in storytelling.

Notes written by Paloma Hidalgo, Katarina Jansdottir and Gaël Charbau.

HENNI ALFTAN

(Born 1979 in Helsinki, lives and works in Paris), Galerie Claire Gastaud, stand D5

At first glance these are but "trifling little things" from everyday life—a reflection in a glass of water, a piece of see-through fabric, the fragment of a mirror, laddered tights—that Henni Alftan has taken and reproduced in her oil paintings and yet her works exude an enigmatic silence. There are faces too, but without details and often static. Bodies and objects are cut in two as they extend beyond the boundaries of the frame as the "living world" becomes a visual landscape. Memories of Pop Art definitely pervade the artist's paintings that revel in their strangeness to the extent of sometimes representing the exact same scene from different viewpoints. Henni Alftan only leaves clues, separate parts that dialogue with each other, always giving us the impression that we are hiding in a corner and looking at... that. "The motif of my works is equally painting itself, its history, the paint as a physical substance, the tableau as an object (...). There are no photographs on the walls in my studio. I prefer to employ observation and deduction. I look at people, at the world and at its representations in pictures, painted and otherwise," she writes. Behind the apparent simplicity of her painting lies hidden a knowledge of composition and an artistry that make them immediately identifiable. And therein lies the strength of her work: although she never paints what you would expect to see, nor where you would expect to see it, her style is unmistakeable.

LÉA BELOOUSSOVITCH (Born 1989, lives and works in Brussels), Galerie Paris-Beijing, stand B9

Léa Belooussovitch's works are defined by her preoccupation with images, especially press photos and archive images that embody our relationship to violence. She notably chooses images taken without permission that depict one or several victims in a state of distress and vulnerability. A large part of her work consists in deconstructing these photos, first by reframing them to focus on a detail and then using coloured pencils to transfer the image onto large pieces of felt. This technique allows her to blur the subject, as if the pigment had been absorbed and then diffused by the medium making the image almost totally abstract. What the mechanical or digital extension of the photographer's eye has actually created is a theatre, a stage that inserts in advance our emotionally charged reaction into the frozen moment of a snapshot discovered in a newspaper. Conversely the long amount of time the artist devotes to her practice, from the time spent searching for images across different media to the hours spent metamorphosing them into drawings, could be seen as corresponding to an attempt to obtain redress, as if the hours spent in the studio were a time of healing, a step back from the overly visible, a kind of economy of means and perhaps even an ecology of the eye.

ABDELKADER BENCHAMMA (Né en 1975, vit et travaille à Montpellier et Paris), Templon, stand D16

Depuis plusieurs années, Abdelkader Benchamma s'est lancé dans une odyssée où le dessin s'émancipe de la feuille de papier pour partir à la conquête de l'espace. Privilégiant une palette réduite au noir et blanc, l'artiste revisite une pratique « classique » du dessin mural pour l'inscrire ou plutôt l'installer véritablement dans les lieux qui l'accueillent. Inspiré par des champs très divers de la connaissance comme l'existentialisme, l'astrophysique, la philosophie ou l'ésotérisme, l'artiste transforme ses connaissances en volutes abstraites, faisant naître comme des couches géologiques, des formes souvent marbrées et ondulantes. Investissant aussi bien un grand passage de la Cité des sciences et de l'industrie que la nef d'une ancienne abbave cistercienne, ou encore les cimaises d'un centre d'art au Japon, le vocabulaire de l'artiste dans lequel nos corps se projettent semble toujours fédérer des forces invisibles, des morceaux d'univers, des énergies que l'on traverse et qui nous pénètrent. De la feuille de dessin à la surface de l'architecture. l'œuvre de Benchamma établit une certaine géographie contemporaine d'un graphisme humaniste et universel, qui aurait comme enjambé les frontières.

JÉRÔME BOREL (Né en 1958, vit et travaille à Paris), Galerie Olivier Waltman, stand B20

Jérôme Borel pratique une peinture méditative et climatique, où les motifs semblent légèrement s'évanouir dans le *sfumato* qui les aspire, en faisant ainsi tenir le fond et la forme dans une sorte de nuage pictural. L'artiste « peint des tableaux abstraits avec des motifs figuratifs » et lorsque des personnages sont présents, ils semblent chercher quelque chose, une direction ou plutôt un sens, à *l'intérieur même* du tableau. L'espace de ses peintures est le plus souvent traité de

manière frontale et quand des éléments de perspective s'immiscent, c'est plus à la manière d'un Bacon qu'ils définissent un environnement: non pas celui qui nous place devant un grand horizon dégagé, mais plutôt en nous donnant la sensation d'observer un univers parallèle, un monde dans le monde, dont les règles logiques nous échappent. Nourri de références historiques, artistiques et littéraires, c'est parfois le titre des peintures qui nous apporte une clef de compréhension, comme dans Eurydice (2013) ou La Confusion de Narcisse (2014) où, par le jeu graphique de quelques contours et surfaces, le corps du jeune chasseur devient lui-même un élément structurel du paysage qui l'environne.

DAMIEN CABANES (Né en 1959, vit et travaille à Paris), Galerie Eric Dupont, stand C16

Damien Cabanes a étudié à l'École nationale des beaux-arts de Paris de 1978 à 1983. Influencé à la fois par le minimalisme américain et l'expressionnisme allemand, son œuvre se caractérise par une grande attention portée au vocabulaire universel de la peinture et de la sculpture : la couleur et le geste. De la fin des années 1980 à aujourd'hui, différentes périodes jalonnent son parcours, d'abord abstrait, puis réintroduisant la figuration au cœur de sa pratique, notamment après une longue série d'autoportraits. Ses travaux sont toujours marqués par une économie d'expression, où les corps comme les paysages sont incarnés en quelques gestes essentiels qui définissent une posture, une expression, un climat, une atmosphère propre à l'artiste. Travaillant par série, Damien Cabanes a par exemple réalisé plusieurs milliers de petites sculptures, dont la série « Tortillons », qui sont le fruit de gestes simples, appliqués à de la terre crue, peinte souvent à l'aide de couleurs très contrastées. Damien Cabanes se défend de rechercher une quelconque pratique illustrative dans son travail, mais se revendique plutôt comme le premier « regardeur » de ses œuvres, concédant volontiers une

ABDELKADER BENCHAMMA (Born 1975, lives and works in Montpellier and Paris), Templon, stand D16

Several years ago, Abdelkader Benchamma embarked on an odyssey during which drawing was set free from the confines of the sheet of paper and sent off to conquer its surroundings. Favouring a limited palette of just black and white, Benchamma reinvents the "classical" approach to wall painting by making his creations an integral part of the places he is invited to exhibit. Finding inspiration in very diverse fields of knowledge, such as existentialism, astrophysics, philosophy and esotericism, Benchamma transforms all this information into abstract volutes, giving birth to undulating. marbled forms like geological strata. Working in locations that couldn't be more different, from a corridor at the Cité des sciences et de l'industrie to the nave of an old Cistercian abbey, or the walls of an art centre in Japan, his drawings take hold of the viewer and immerse him/her in a world of invisible forces brought together for the occasion, individual pieces of the universe, energies though which we walk and which permeate us. From drawing on paper to drawing on architectural surfaces, Benchamma's work maps out a contemporary geography of a humanistic and universal graphic art that knows no borders

JÉRÔME BOREL (Born 1958, lives and works in Paris), Galerie Olivier Waltman, stand B20

Jérôme Borel's paintings are contemplative and climatic; shapes seem almost to vanish as they are sucked into the artist's sfumato, which envelops both the background and the details of the subject in a sort of pictorial cloud. Borel paints "abstract representations with figurative shapes" and should figures be present, they seem to be looking for something, a direction or rather a meaning, within the painting itself. The pictorial space is usually treated in a frontal

manner and, on the occasion that elements of perspective do intrude, they tend to define an environment as would Bacon, i.e. not by placing the viewer in front of a large wide-open perspective, but rather by creating the feeling that we are observing a parallel universe, a world within a world, a place whose logic escapes us. It is sometimes the titles of the paintings themselves (which are full of historical, artistic and literary references) that provide us with a key to understanding, for example Eurydice (2013) or La Confusion de Narcisse (2014) in which, by means of a graphic interplay of contours and surfaces, the young hunter's body becomes a structural element of the surrounding landscape.

DAMIEN CABANES (Born 1959, lives and works in Paris), Galerie Eric Dupont. stand C16

Damien Cabanes studied at the École nationale des beaux-arts de Paris from 1978 to 1983. His work, influenced both by American minimalism and German expressionism, is characterised by the attention he pays to the universal vocabulary of painting and sculpture: colour and gesture. From the end of the 1980s to the present day, his career has been marked by different periods, starting with a period of abstraction until he reintroduced figuration into his practice, notably after a long series of self-portraits. His works are always marked by an economy of expression: bodies and landscapes are defined with just a few essential gestures that depict a posture, an expression, a climate, or an atmosphere that is specific to the artist. Damien Cabanes works in series. He has for example produced several thousand small sculptures, including his "Tortillons" series, which are pieces of clay that have simply been twisted in the artist's hands and then painted, more often than not in highly contrasting colours. Damien Cabanes refrains from illustration, laying claim instead to being the first "viewer" of his works and willingly conceding a form of formal autonomy to these

forme d'autonomie formelle à ces pigments et surfaces en un certain ordre assemblés... Auteur d'une œuvre résolue, d'une grande cohérence, l'artiste est de ceux qui, dans notre monde contemporain, jettent des ponts avec la grande histoire de la modernité.

CLAIRE CHESNIER (Née en 1986, vit et travaille à Paris), Galerie ETC. stand D9

Fruit d'une méditation lente sur le médium et sur la surface du dessin, le travail de Claire Chesnier est une savante alchimie entre le motif et le fond, une dualité picturale qu'elle cherche à abolir. «La peinture que je poursuis est sans prétexte ni anecdote. Elle est présence, sujet », confie-t-elle dans un entretien avec Julie Perin en 2015. Convaincue que la peinture ne peut être assujettie à autre chose qu'elle-même, l'artiste fixe peut-être avant tout le temps de l'exécution de l'œuvre dans ses encres sur papier, qu'elle présente parfois à l'horizontal, sur des socles (140716, 2016). Appliquées par «voiles» successives, ses œuvres matérialisent un geste, «un fragment d'étendue » comme elle le dit ellemême, où le pigment devient un horizon, une vapeur, une lumière, et plus qu'une quelconque représentation, une sensation. De cette immatérialité pourtant fixée devant nos yeux, l'artiste semble avoir éclairé le procédé lors d'une conversation avec Laurent Boudier: «Je ne décide pas de la couleur, déclare-t-elle, je l'attends...»

RÉMI DAL NÉGRO (Né en 1985, vit et travaille à Lyon), Galerie Eric Mouchet, stand C10

Rémi Dal Négro est un touche-à-tout qui explore le monde en diagonal pour se nourrir de toutes les surprises qu'il nous offre. Sa formation initiale de musicien explique probablement son goût pour les expérimentations et éclaire sa capacité à ne jamais être figé dans un style. Cette relation

à la musique éclaire aussi la récurrence du concept d'espace-temps dans son œuvre, qu'il s'agisse de photos, d'installations ou de vidéos. Donnant véritablement «corps» aux phénomènes acoustiques, Rémi Dal Negro a par exemple réalisé une série de fûts de batterie dont la forme est l'exacte reproduction d'un coup de baquette venant frapper le tom original, restitué au spectrogramme 3D. La forme, en apparence extravagante, sculptée à l'aide de divers outils dans une bille de tilleul (One Kick, Snare Drum, 2015), paraîtrait pourtant «naturelle» à un ingénieur du son dont le métier consiste justement à analyser le timbre des instruments. Prétexte ici à réaliser des sculptures aux formes extravagantes. l'œuvre résume bien l'attention souvent portée par l'artiste pour indexer son travail à des connaissances qui ne sont pas toujours connues du public. Il produit ainsi une démarche qui porte en permanence ce désir de révéler les phénomènes physiques qui nous entourent, en les enrobant de poésie.

ELSA & JOHANNA

(Nées en 1991 et 1990, vivent et travaillent à Paris), Galerie La Forest Divonne, stand B7

Depuis leur rencontre à la School of Visual Art de New York, Elsa & Johanna ont constitué un singulier duo d'artistes soudé dans la construction d'une œuvre qui explore l'image photographique et filmique. Toutes leurs photos mettent en scène des personnages systématiquement «joués» par les deux artistes, pour lesquels elles imaginent un statut social, un contexte familial, un état émotionnel, véritables doubles imaginaires qu'elles qualifient de «possibles de nous-mêmes». Leurs images sont toujours extrêmement construites, saisissant ces personnages dans des contextes de la vie quotidienne, qu'il s'agisse d'adolescents américains, de couples supposés ou d'amis surpris dans leur intimité. Depuis peu, elles élargissent la présentation de leurs photos au lieu même qui les accueille, construisant des

pigments and surfaces that have been assembled in a certain order. So far Damien Cabanes has produced a coherent and resolute body of work and he is one of those artists today who is building bridges between the contemporary world and the great history of modernity.

CLAIRE CHESNIER (Born 1986, lives and works in Paris), Galerie ETC. stand D9

The fruit of a slow and meditative consideration of the medium and the drawn surface, Claire Chesnier's work results from a potent alchemy between the subject and the background, a pictorial duality that she seeks to abolish. "The painting that I pursue is without pretext or anecdote. It is presence, it is subject", she confided in an interview with Julie Perin in 2015. Convinced that painting must not submit to anything other than itself, she applies ink to paper perhaps capturing more than anything else the time it takes to create the painting itself. Sometimes presented horizontally on a pedestal (140716, 2016), her works are a gesture made visible, the construction of successive liquid "veils" creating "a fragment of expanse", as she describes it, in which the pigment becomes a horizon, a vapour, a light and a sensation rather than a representation. Addressing this immateriality that is paradoxically frozen right before our eyes, the artist seems to have shed some light on her process during a conversation with Laurent Boudier when she declared: "I do not make colour choices (...) the colour is not given, it arrives."

RÉMI DAL NÉGRO (Born 1985, lives and works in Lyon), Galerie Eric Mouchet, stand C10

Rémi Dal Négro is a versatile artist who takes an oblique approach as he explores the world to find inspiration in its many surprises. His initial training as a musician probably explains his taste

for experimentation and his capacity for avoiding becoming stuck in any one style. This relationship to music also informs the recurrent space-time concept in his work, whether in the form of photos, installations or videos. One such example is Rémi Dal Negro's series of drums that give "body" to acoustic phenomena in every sense of the term. Their shape is the exact reproduction of the movement made by a drumstick hitting the original tom-tom, which has been recreated using a 3D spectrogram. Its seemingly fanciful shape, carved out of a block of linden wood using a variety of tools (One Kick, Snare Drum, 2015), would nevertheless seem "natural" to a sound engineer, whose job it is to analyse the timbre of musical instruments. More than just a pretext for making an extravagantly shaped sculpture, the work is a good illustration of the artist's desire to relate his art to knowledge that is not always widely known to the public. Indeed his approach constantly embodies this aim to show the physical phenomena that surround us and share them in poetic form.

ELSA & JOHANNA

(Born 1991 and 1990, live and work in Paris), Galerie La Forest Divonne, stand B7

Ever since they first met at the School of Visual Arts in New York, Elsa & Johanna have formed a unique duo, united in their exploration of photography and film. In every photo, the two artists also become "actresses", systematically playing the role of characters for which they imagine a social status, a family and an emotional state, creating authentic (but imaginary) doubles that they describe as "potential versions of ourselves". Their highly constructed images capture these characters—American teenagers, people we suppose are couples and friends caught in private moments—going about dayto-day life. Elsa & Johanna have recently been expanding on the presentation of their photos to encompass the exhibition space, constructing immersive universes that extend out beyond the

univers immersifs qui dépassent ainsi le cadre de l'image pour imprégner totalement l'imaginaire du spectateur. Parallèlement à ces recherches sur la possibilité d'une image documentaire, elles développent une œuvre filmique caractérisée par une même implication psychologique et narrative et une grande attention portée à l'esthétique des images.

ROLAND FLEXNER (Né en 1944, vit et travaille à New York depuis 1982), Galerie Nathalie Obadia Paris-Bruxelles, stand C12

La carrière artistique de Roland Flexner a commencé dans les années 1970 mais c'est à partir des années 1990 qu'il expérimente ses dessins et encres sur papier, en noir et blanc, notamment inspirés de la calligraphie japonaise ou du suminagashi, une technique utilisée pour créer du papier marbré à l'aide d'encre et de bulles de savon. Développant au fil des années ses propres procédés, tels que l'utilisation de son souffle ou la mise en jeu de la gravité, Roland Flexner poursuit une œuvre graphique d'une grande singularité où l'outil ne touche quasiment jamais le support : seules les volutes des encres utilisées semblent en effet faire naître des paysages complexes, de véritables mondes miniatures, extraterrestres et autonomes à l'échelle de la feuille de papier. À la fois mystérieuse, intime et universelle, son œuvre se déploie en marge des modes et des courants esthétiques. Elle nous projette dans un univers alchimique où l'infiniment petit vaut pour l'infiniment grand, où l'espace-temps de l'œuvre semble gouverné par d'autres contingences que les nôtres, replaçant l'acte artistique à une échelle humaine et presque confidentielle: une expression hautement maîtrisée de la fragilité de nos existences.

LAURENT GAPAILLARD (Né en 1980, vit et travaille à Paris), Galerie Daniel Maghen, stand B15

Diplômé de l'école Met de Penninghen (ESAG) et de l'École du Louvre. La carrière de Laurent Gapaillard a commencé dans les univers visuels de divers longs-métrages, films d'animation et jeux vidéo auxquels il a collaboré et auxquels il est encore souvent associé. Passionné d'histoire, il a peu à peu développé un univers tentaculaire inspiré du monde végétal, support d'architectures organiques fantastiques que l'artiste intitule «La tectonique des plantes ». Détaillées à l'extrême, ses œuvres de grands formats, exécutées à l'encre sur papier ou à l'huile sur carton fort, nous dévoilent des paysages hallucinés où des fragments de monuments et de cités se déploient à des échelles vertigineuses. Régulièrement, des références à la grande histoire de l'architecture surgissent : pyramides, tours, colonnes corinthiennes, palais orientaux ou asiatiques... Ces œuvres, dont on pourrait supposer que nombre des détails sont le fruit d'un « plaisir graphique » gratuit ou improvisé au fil de la construction de l'image, sont pourtant justifiés par des récits dans lesquels l'artiste dresse une histoire parallèle à la nôtre, qui développe les raisons géologiques, politiques ou religieuses qui leur ont donné naissance. Chaque œuvre apparaît ainsi comme la pièce supplémentaire d'un puzzle qui serait un peu l'équivalent, dans le champ de l'art, du développement de certaines séries ou épopées filmiques qui ont envahi les imaginaires contemporains.

JENNYFER GRASSI (Née en 1978, vit et travaille à Paris), Galerie Eva Hober, stand B10

Les premières œuvres sur papier de Jennyfer Grassi figuraient de magnifiques paysages de tempêtes et de tornades où la matière picturale, aussi torturée que le sujet représenté, semblait littéralement dissoudre tous les motifs présents sur son passage: comme si la représentation se dévorait de l'intérieur, emportée dans le souffle

image frame and permeate the viewer's imagination. In parallel to their research into documentary images, they are building up a body of film work that is characterised by the same psychological and narrative involvement and attention paid to the aesthetic of the image.

ROLAND FLEXNER (Born 1944, has been living and working in New York since 1982), Galerie Nathalie Obadia Paris-Brussels, stand C12

Roland Flexner's career as an artist began in the 1970s, but it wasn't until the 1990s that he began experimenting with India ink on paper, creating black and white drawings by blowing ink and soap bubbles onto paper (inspired in part by the traditional Japanese Suminagashi technique of paper marbling). Over the years, Roland Flexner has developed his own processes using his breath or gravity and has continued to create a highly graphic and original body of work in which the tool almost never touches the paper. He creates complex landscapes, independent and alien miniature worlds with nothing more than swirls of ink. Roland Flexner's mysterious, intimate and universal art stands apart from fashion and aesthetic trends. It projects the viewer into an alchemical universe, a place where the infinitely small equals the infinitely large and where the space-time seems governed by other contingencies than those that reign over our world. In so doing, his practice appears to us on a human and almost intimate scale, masterfully expressing the fragility of our existences.

LAURENT GAPAILLARD (Born 1980, lives and works in Paris), Galerie Daniel Maghen, stand B15

Laurent Gapaillard is a graduate of Penninghen (ESAG) and the École du Louvre. Laurent Gapaillard started out working on feature films, animation and video games, sectors with which he is still often associated. Passionate about

history, he has gradually developed a sprawling imaginary world inspired by the plant kingdom, which provides the basis for his fantastic, organic, architectural creations that he calls "The Tectonics of Plants". His extremely detailed, large-format ink on paper or oil on cardboard works depict mind-blowing landscapes with vestiges of monuments and cities of bewildering size. References to the grand history of architecture abound: pyramids, towers, Corinthian columns and oriental palaces etc. These works are so detailed that one could assume that many details are gratuitous and the result of "graphic amusement" or improvised in the course of constructing the image. However these details are actually justified by the artist's narratives. histories that run parallel to our own and which indicate the geological, political or religious reasons that gave rise to these constructions. Each drawing or painting therefore provides another piece of the jigsaw, rather like the artistic equivalent of the plot lines of the TV series and film epics that capture the imagination of many today.

JENNYFER GRASSI (Born 1978, lives and works in Paris), Galerie Eva Hober, stand B10

Jennyfer Grassi's early works on paper were magnificent landscapes of storms and tornadoes in which the very substance of the painting, as tortured as the subject itself, seemed to literally dissolve all the shapes in its path. It was as if the representation was being devoured from within, swept away by the energy and liquidity of its own pictorial matter. More recently, the artist has focused on landscapes of flowers that spread spectacularly over the entire support in veritable explosion of colours, which she represents with a vibrant and hypnotic energy, sometimes working on very large formats. In these seemingly chaotic constructions, everything indicates that Jennyfer Grassi is actually working in the manner of a composer faced with a blank score, followet la liquidité de sa propre matière. Plus récemment, l'artiste s'est penchée sur la représentation de paysages de fleurs, qui envahissent le support comme des véritables feux d'artifice. C'est en effet souvent une véritable explosion de couleurs qu'elle représente avec une énergie vibrante et hypnotique, sur des formats parfois imposants. Dans ces constructions en apparence chaotique, tout indique que Jennyfer Grassi travaille comme le ferait un musicien devant une partition vierge, suivant le fil de ces instants accumulés, juxtaposés, comme si la toile devenait le terrain de ieu et de cohabitation de différents états, dont Ca ne me dérange pas de mourir (2018), constitue un bel exemple. Les fleurs assument ainsi. dans son travail récent, d'être des intermédiaires. des passeurs, des entités colorées qui nous rendent palpables les pensées exubérantes de l'artiste.

KUBRA KHADEMI (Née en 1989, vit et travaille à Paris), Galerie Eric Mouchet, stand C10

Kubra Khademi a d'abord obtenu, contre l'avis de sa famille, un diplôme aux Beaux-Arts de l'université de Kaboul puis à la School of Visual Arts and Design de Beaconhouse National University à Lahore, au Pakistan. Après des menaces reçues suite à une performance où elle déambulait vêtue d'une armure aux seins et aux fesses proéminents dans les rues de Kaboul en 2015, Kubra Khademi s'est installée en France pour poursuivre un travail qui dénonce notamment le poids d'une société patriarcale où la persécution des femmes est quotidienne. Parallèlement aux performances qu'elle est invitée à présenter dans de nombreux pays, l'artiste prolonge quasi quotidiennement une pratique du dessin qui l'accompagne depuis l'enfance. Son style, clair et épuré, est immédiatement reconnaissable. On y retrouve des figures féminines nues, souvent son propre corps ou celui de sa mère, dans des compositions symboliques qui retracent toute la complexité d'un monde où ces corps doivent

être soumis pour ne pas rompre un ordre imposé. Comme dans ses performances - mais ici avec une poésie picturale immédiate -, l'artiste brave les atrocités de son propre passé et du présent de nombreuses femmes. L'innocence de ses aplats colorés, la protection fragile des cernes qu'elle trace à la gouache ou encore l'économie des détails délimitent ces corps et semblent les protéger. Libres et insolentes, d'une grande beauté formelle, ses figures délicates s'inscrivent sur le papier et dans les consciences, comme des actes de résistance.

CAROLINE LE MÉHAUTÉ (Née en 1982, vit et travaille à Toulouse et Bruxelles), H Gallery, stand G3

Quelle place l'être humain occupe-t-il encore dans la nature ? Qu'est-ce qui, aujourd'hui, relève encore du sauvage ? Telles sont quelques-unes des interrogations auxquelles se confronte Caroline Le Méhauté. Sa pratique frappe par sa physicalité et sa matérialité où elle expérimente, de manière organique et métaphysique, notre rapport au temps et à l'espace. Sculpture, dessin, installation, vidéo: son travail explore l'incommensurable - de l'infime au monumental. Caroline Le Méhauté utilise le plus souvent de la matière pure et naturelle, qu'il s'agisse de tourbe d'Irlande ou de fibre de coco, comme dans l'installation *Porter surface*, présentée dans le cadre de l'exposition « Sauvages », à H Gallery, en 2019, où un tamis recouvert de fibres de coco, suspendu par un châssis en bois, flottait en dessous du plafond de la galerie. Au gré des infimes tremblements de l'immeuble, la matière «filtrée» tombait au sol tout au long de l'exposition, comme soumise à une longue décantation alchimique. Dans une série récente, l'artiste réalise d'hypnotiques cyanotypes issus de procédés traditionnels, représentant des champs d'agriculture intensive en Arabie saoudite, au Nouveau-Mexique ou en France. Les différentes techniques d'irrigation forment un réseau de sillons dans la terre grâce auxquels Caroline

ing the thread of this accumulation of juxtaposed moments as if the canvas had become a playground and a place where different states could cohabitate. Ça ne me dérange pas de mourir (2018) is a fine example. In her recent works, flowers accept to become go-betweens or couriers, colourful entities that make the artist's exuberant thoughts palpable.

KUBRA KHADEMI (Born 1989, lives and works in Paris), Galerie Eric Mouchet, stand C10

Against her family's wishes, Kubra Khademi went to study at the Fine Arts Faculty at Kabul University and then at Beaconhouse National University School of Visual Arts and Design in Lahore, Pakistan. After receiving death threats following a performance in 2015 in which she wandered the streets of Kabul dressed in a suit of armour that emphasised her breasts and buttocks, Kubra Khademi moved to France. She continues in her work to denounce an oppressive, patriarchal society in which women are persecuted on a daily basis. In parallel to the performances that she is invited to present in many countries, she continues to draw almost every day as she has done since childhood. In her immediately recognisable, pure and clean style, she portrays naked female figures (often her or her mother's body) in symbolic compositions that recount the complexity of a world where a woman's body must submit so as not to challenge the rules of conservative society. Just like in her performances, but here with immediate pictural poetry, Khademi confronts the atrocities she has known in the past and which comprise the present for many women. These bodies are defined and somehow protected by the innocence of the areas of flat colour, the fragile protection afforded by the rings traced under the eyes in gouache and the economy of detail. Her delicate, free, insolent figures of outstanding formal beauty occupy the paper and become part of our conscience like an act of resistance.

CAROLINE LE MÉHAUTÉ (Born 1982, lives and works in Toulouse and Brussels), H Gallery, stand G3

What is the place of Man in nature today? What can still truly be described as wild? These are iust two of the questions that Caroline Le Méhauté addresses in a practice that organically and metaphysically explores our relationship to time and space and which stands out by its physicality and materiality. From sculpture and drawing to installation art and video, her work explores the immeasurable—from the infinitely small to the monumental. Caroline Le Méhauté mainly works with natural materials, such as peat from Ireland or coconut fibre. Her installation Porter surface, which was presented as part of "Sauvages" at H Gallery in 2019, featured a coconut fibre-covered sieve suspended from a wooden frame floating just below the gallery ceiling. During the exhibition, the infinitesimal movements of the building caused "filtered" material to fall to the floor, as if the result of a long alchemical process of decantation. In a recent series, the artist used traditional processes to produce hypnotic cyanotypes representing intensive agricultural practices in Saudi Arabia, New Mexico and France. The different types of irrigation used form a network of furrows in the earth, whose patterns Caroline Le Méhauté takes advantage of to convey our environmental responsibility within each image and from this starting point to envisage an eventual picture of our future.

GABRIEL LEGER (Born 1978, lives and works in Paris), Galerie Sator, stand D8

In "Vertigo", his exhibition at Galerie Sator in 2018, Gabriel Leger juxtaposed photographs of the night sky in Vichy France with vernacular snapshots from the same period. Combining the registers of private and everyday life, as well as war and spectacle, this series points to two different temporalities: celestial eternity and the

Le Méhauté transpose, dans l'image, notre responsabilité environnementale et, partant, une possible image de notre futur.

GABRIEL LEGER (Né en 1978, vit et travaille à Paris), Galerie Sator, stand D8

Lors de son exposition « Vertigo », présentée à la galerie Sator en 2018, l'artiste confrontait des images de ciel étoilé dans la France de Vichy à des photographies vernaculaires réalisées à la même époque. Croisant les registres de l'intime, du quotidien, de la guerre, mais aussi du spectacle, cette série met en évidence deux temporalités: l'éternité céleste et la finitude terrestre. Ce qui nous lie aux étoiles ne relève-t-il pas d'une forme de parenté (kinship) ?... Au-delà des antagonismes qui divisent le monde, Gabriel Leger semble rechercher ce qui, fondamentalement, nous connecte à un monde plus complexe et moins divisé. Dans le projet Sunshine recordings l'artiste détourne à des fins esthétiques un instrument scientifique nommé «héliographe», enregistrant l'intensité solaire par «brûlage», grâce à la sphère de cristal qui le constitue. Des images du XIXe siècle fournissent ici le point de départ à de nouvelles expériences sensibles: l'artiste se rend sur le lieu de prise de vue originel pour y capter à nouveau la lumière du soleil et marquer les supports d'une brûlure définitive. Les clichés ainsi modifiés figurent souvent des monuments antiques et témoignent d'une pérennité à l'échelle humaine où trois temporalités se lisent: la période antique, celle du XIX^e siècle et la trace laissée ici même par notre présent.

ANITA MOLINERO

(Née en 1953, vit et travaille à Paris), Galerie Thomas Bernard - Cortex Athletico, stand D9

Diplômée de l'École des beaux-arts de Marseille, Anita Molinero est à la fois peintre et sculptrice. Elle intègre à sa pratique des objets parfois destinés au rebut - poubelles, fauteuils roulants, pots d'échappement, emballages de fast-food -. ou encore des matériaux comme le polystyrène, qu'elle sculpte, tord, coupe, lacère, et souvent, brûle. En résulte une œuvre « virile », selon les termes de l'artiste. D'une pièce à l'autre, la confrontation à la matière y est frontale, souvent agressive. Anita Molinero ne se soucie en effet pas de séduction ornementale; elle explore en virtuose et non sans provocation, la violence de gestes qui métamorphosent le médium. Ses créations, faites d'assemblages de béton, de carton, de moquette ou d'objets plastique issus de l'industrie racontent, dans l'apparente trivialité des matériaux, le récit contemporain manquant: celui qui réussirait la synthèse inédite, par exemple, de l'art le plus classique et de la science-fiction agrémentée de cinéma gore. Plus que la matière, qui partout explose dans ses œuvres, c'est la substance même du monde productiviste qu'elle nous flanque au visage, avec l'énergie ouvrière d'une grande poétesse de terrain.

ANNE ET PATRICK POIRIER (Nés en 1941 et 1942, vivent et travaillent à Lourmarin), Dilecta, stand EO

Anne et Patrick Poirier font œuvre commune. Tous deux ont étudié à l'École nationale supérieure des arts décoratifs de Paris, et séjourné comme pensionnaires de la Villa Médicis à Rome, de 1969 à 1971. Avec Bernd et Hilla Becher ou Gilbert et George, Anne et Patrick Poirier ont été parmi les pionniers de ces duos d'artistes des années 1960. Pluridisciplinaires, refusant les rôles établis de «sculpteur» et de «peintre», les Poirier se font, à leur gré, archéologues, architectes, paysagistes, au fil de leur découverte du

finite nature of life on Earth. Isn't what links us to the stars a form of kinship? Above and beyond the conflicts that divide the world, Gabriel Leger seems to be seeking all that fundamentally connects us to a more complex and less divided existence. In "Sunshine recordings" the artist appropriates a scientific instrument—a sunshine recorder or "heliograph" that records solar intensity by using a glass sphere to burn a trace onto a card—for aesthetic purposes. Taking as his starting point historical photographs from the 19th century (often of ancient monuments), Leger returns to the original measurement location and records the sunlight once more. The photos are scorched with a permanent mark and these burn marks bear witness to permanence on a human scale, one that can be divided into three temporal periods: Antiquity, the 19th century and the traces left by our present time

ANITA MOLINERO (Born 1953, lives and works in Paris), Galerie Thomas Bernard - Cortex Athletico, stand D9

The painter and sculptor Anita Molinero, a graduate of the École des beaux-arts de Marseille, works with rubbish bins and objects that have been discarded—wheelchairs, exhaust pipes, fast-food packaging—and other materials such as polystyrene that she sculpts, twists, cuts, lacerates, and often burns. In the artist's own words, the result is a "virile" work of art and indeed each piece arises out of a frontal and often aggressive confrontation with the medium. Anita Molinero does not concern herself with ornamental seduction, preferring to explore the violence of gestures that metamorphose the material with virtuosity (and not without provocation). Her creations—assemblages of concrete, cardboard, carpet or industrial plastic waste—use apparently trivial materials to tell a contemporary story, a narrative that is lacking today and one which unites for the very first time art in its most classical form with a mix of science fiction and a hint of cinematographic gore. More than the sheer profusion of materials in her works, it is the very substance of the production driven world that she throws in our faces with all the raw natural energy of a real-life poet.

ANNE AND PATRICK POIRIER (Born in 1941 and 1942, live and work in Lourmarin), Dilecta, stand EO

Anne and Patrick Poirier both studied at the École nationale supérieure des arts décoratifs in Paris and were resident artists at the Villa Médicis in Rome from 1969 to 1971, Right from the start they decided to work together and. along with Bernd and Hilla Becher or Gilbert and George, they were among the pioneers of the new trend for artist duos that emerged in the Sixties. Refusing the conventional roles of "sculptor" and "painter", the Poiriers become in turn archaeologists, architects and landscape gardeners in their exploration of the heritage of humanity. Their multidisciplinary work questioning individual and collective identity often takes the form of large-scale models and reconstitutions that are presented in installations, however it is much more than pure formal research. Applying a sensitive approach to the human sciences, they take the viewer on a journey through human memory, which they see as a fundamental value. In the course of their discoveries of ancient sites, civilisations and religions, they address the fragile nature of cultures through an aesthetic form that is fragmentary or evocative of ruins and in which plants often feature, either as photos or preserved in collages, such as in their delicate series "Palermo" (2018).

patrimoine de l'humanité. Leur travail, interrogeant les identités individuelles et collectives, prend souvent l'aspect de vastes maguettes, présentées sous la forme d'installations. Leur œuvre, toutefois, dépasse la pure recherche formelle et, par une approche sensible des sciences humaines, propose un voyage dans la mémoire qu'ils tiennent pour valeur fondamentale. Au fil de leurs découvertes de sites, de civilisations, de religions plurielles, se trouve interrogée la fragilité des cultures, dans une esthétique proche du fragment ou de la ruine où l'élément végétal est souvent convoqué, sous forme photographique ou encore conservé physiquement sous forme de collages, comme dans la délicate série «Palermo» (2018).

BAPTISTE RABICHON (Né en 1987, vit et travaille à Montpellier), Galerie Paris-Beijing, stand B9

Baptiste Rabichon est l'auteur d'une œuvre photographique complexe, nourrie en même temps de techniques classiques (cyanotypes, sténopés...) et de réjouissantes expérimentations. En 2015 « Tout se délitait en partie », première exposition personnelle de l'artiste, mettait au jour, entre procédés argentiques et photogrammes, une mémoire intime: celle d'images d'enfance ou de lit d'hôtel défait, notamment. Selon ses propres mots, il cherche, au travers de ses expériences complexes et fonctionnant le plus souvent en série, à «[...] accéder à de nouvelles images du monde¹ ». Relevant parfois d'une véritable performance lors de leur construction, certains tirages nécessitent plusieurs heures de composition et de pose dans le noir le plus total, afin de superposer différentes couches d'empreintes d'objets immortalisés à la chambre. D'une inventivité inépuisable dans une pratique que nous tenons pourtant tous à bout de bras avec nos téléphones, Baptiste Rabichon démontre avec une poésie systématique que définitivement non, tout le monde ne peut pas être un artiste de son intensité, même lorsqu'on travaille avec

de simples scanners (les « Chirales», 2014-2019, en sont un bon exemple). S'attachant toujours à faire cohabiter de « pures constructions mentales » avec le réel, il a reconstruit dans la série des « Albums » (2018) un décor de ville largement fantasmé, s'apparentant à un dédale, clos sur lui-même et fascinant pour nos regards.

1-Entretien avec François Cheval.

LOUIS-CYPRIEN RIALS

(Né en 1981, vit et travaille à Paris),

Galerie Eric Mouchet, stand C10

Louis-Cyprien Rials est le témoin sensible d'un monde en proje aux violences politiques, sociales. économiques, climatiques. Moyen-Orient, régions radioactives, interdites ou encore marquées par les conflits: autant d'espaces meurtris, voués à disparaître, qu'il sillonne ou a habités. L'artiste, au fil de vidéos et de photographies, en offre des images souvent silencieuses, secrètes, dénuées de présence humaine. Il s'intéresse aussi à la problématique de la représentation, de son appropriation, comme de son interprétation. C'est ce qu'explore Après la nuit (2019), vidéo réalisée à partir d'un ensemble de peintures néolithiques - récemment découvertes en Somalie et en Ouganda et vieilles de plus de quatre mille ans - dont certaines demeurent mystérieuses quant à leur origine et leur signification. Ce film est une ode à la contemplation de lieux abiotiques dont Voyage en Chine (2016) en constitue les prémices.

Lauréat du prix SAM 2017 pour l'art contemporain, Louis-Cyprien Rials, expose en 2019 Au bord de la route de Wakaliga au Palais de Tokyo. L'exposition présente un film et un ensemble d'objets réalisés avec Ramon Film Productions, une société de production regroupant des Ougandais dans un studio de la banlieue de Kampala (Ouganda). La fiction qui en résulte est un remake hybride, à la croisée de différentes cultures, du célèbre film nippon Rashomon (1950), d'Akira Kurosawa.

BAPTISTE RABICHON (Born 1987, lives and works in Montpellier), Galerie Paris-Beijing, stand B9

Baptiste Rabichon creates complex photographic works in which he explores both traditional techniques (cyanotypes, pinhole cameras) and gives free reign to experimentation. In his first solo exhibition, "Tout se délitait en partie" (2015), he used gelatin silver photography and photograms to reveal his most intimate memories, notably images from his childhood and an unmade hotel bed. In his own words he is searching to "(...) obtain new images of the world¹." Some of the prints are nothing short of masterful in their construction, requiring several hours of composition and exposure in total darkness in order to superimpose the different layers that bear the trace of objects immortalised in the darkroom. Tirelessly inventive in his practice that others exercise simply by holding their phones at arm's length, Baptiste Rabichon poetically demonstrates that no, not everyone can be an artist, at least not with the intensity he brings to his art even when simply using a scanner ("Chirales" 2014-2019). Always striving to make "pure mental constructions" cohabit with reality, he reconstructed in his series "Albums" (2018), a largely imaginary, maze-like city that is closed in on itself and which is a source of wonder for our eyes.

1-During an interview with François Cheval.

LOUIS-CYPRIEN RIALS (Born 1981, lives and works in Paris), Galerie Eric Mouchet, stand C10

Louis-Cyprien Rials bears witness to a world in the grip of political, social, economic and climate violence. The Middle East and other no-go, radioactive or conflict-ridden regions represent a whole gamut of places where suffering is rife and which are destined to disappear. In his videos and photographs, Louis-Cyprien Rials presents secret and often silent images of these places devoid of human presence in regions where he has either lived or travelled. He also addresses the question of representation, its appropriation and interpretation, which provides him with the subject for Après la nuit (2019), a video based on a group of Neolithic paintings discovered recently in Somalia and Uganda and which are more than 4,000 years old. The origin and meaning of some of these paintings still remains a mystery. This film is an ode to the contemplation of abiotic places, of which Voyage en Chine (2016) laid the premise.

Louis-Cyprien Rials was awarded the 2017 SAM Prize for Contemporary Art for his project Au bord de la route de Wakaliga that was exhibited at the Palais de Tokyo in 2019. The exhibition comprised a film and a series of objects made with Ramon Film Productions, a production company that brings together Ugandans from different origins in a studio on the outskirts of Kampala (Uganda). The resulting hybrid creation at the crossroads of different cultures is a remake of Japanese film director Akira Kurosawa's famous film Rashomon (1950).

KEVIN ROUILLARD

(Born 1989, lives and works in Paris), Galerie Thomas Bernard - Cortex Athletico, stand D9

For several years now, Kevin Rouillard's production has focused on a series of sculptures made from metal cans that he usually hammers into flat shapes, their surfaces riddled with the many impacts of his tools. Often arranged in series and aligned in the form of a grid, the pieces display a certain simplicity, without decoration or ornament, where only the gesture and the material thus "recycled" are displayed. They are reminiscent of the work of the Supports/Surfaces movement, in particular that of sculptor Bernard Pagès. Kévin Rouillard does not deny a certain affiliation to recent art history, while injecting an energy and physical involvement of his own that characterises his projects. A less conceptual or

KEVIN ROUILLARD (Né en 1989, vit et travaille à Paris), Galerie Thomas Bernard-Cortex Athletico, stand D9

Depuis quelques années, Kevin Rouillard déploie une série de sculptures réalisées à partir de bidons en métal qu'il travaille, notamment en les martelant, jusqu'à obtenir une forme plate, criblée des nombreux impacts des outils utilisés. Souvent disposées en série et alignées sous forme de grille, les pièces témoignent d'un certain dépouillement, sans décoration ni ornement où seul le geste et le matériau ainsi «recyclé» s'affichent. Elles ne sont pas sans rappeler les travaux du mouvement Supports/ Surfaces, en particulier ceux du sculpteur Bernard Pagès, une inscription dans l'histoire récente de l'art que Kévin Rouillard assume, tout en y injectant une énergie et une implication physique caractéristique de ses projets. Une lecture moins conceptuelle ou formelle est d'ailleurs aussi à l'œuvre : «Pour envoyer des produits au Cap-Vert, les expatriés remplissent des bidons car le transport en cargo n'est pas cher, racontet-il. Une fois là-bas, ces bidons deviennent des portes, des poêles, des balayettes, des maisons. J'ai décidé de les transformer en boucliers tortues, utilisés dans les formations de soldats romains comme une carapace collective². » Pensées selon les contextes qui les accueillent (galeries, institutions, fondations...) ses œuvres peuvent en effet aussi convoquer une certaine stratégie militaire, connue sous le nom de cheval de Troie, qui consisterait à faire entrer, presque par effraction, des figures résistantes ou même offensives dans l'environnement relativement policé des white cube de nos espaces d'exposition...

2-Extrait de l'article de Pedro Morais, «Kevin Rouillard: futur fossile», *Le Quotidien de l'Art*, 8 juillet 2016.

EDGAR SARIN (Né en 1989, vit et travaille à Paris), Dilecta, stand EO

Edgar Sarin a poursuivi des études d'ingénieur avant de s'orienter vers l'art. Il fonde bientôt «Le Cercle de La Horla», groupe de réflexion organisant, de 2014 à 2017, des expositions collectives entre Paris et New York. D'une pièce à l'autre, Edgar Sarin explore la notion de destinataire. En atteste sa série «Concession à perpétuité» (2015), qui le révèle au public. L'artiste scelle une peinture dans un coffre, avant de l'emballer dans du papier kraft; le collectionneur qui achète la pièce s'engage à ne la déballer que le jour de la mort de l'artiste. En 2016, pour le prix Emerige dont il est lauréat. Edgar Sarin concoit un système reliant un microprocesseur à une lampe qui, par intermittence, indique en langage morse l'adresse où se trouve l'œuvre. Les spectateurs les plus perspicaces, qui purent déchiffrer la localisation et s'y rendre, assistèrent alors à une performance extrêmement étrange et marquante, dans un petit appartement du XVIII^e arrondissement de Paris, loin de toutes les conventions des espaces d'exposition classiques.

Certains objets, l'artiste choisit plutôt de les enterrer, au bois de Boulogne, notamment, ou dans d'autres lieux qu'il préfère ne pas dévoiler. Ainsi, pour son exposition à la galerie Konrad Fischer à Berlin en 2017, il enfouit pendant six mois treize coffres qu'il n'exhuma qu'à l'occasion du vernissage. Puis, tous ces coffres furent à nouveau enterrés, l'acheteur ne recevant qu'un calice de bois, qu'il s'agira d'échanger contre ces coffres, un siècle plus tard...

HERVÉ TÉLÉMAQUE (Né en 1937, vit et travaille à Paris), Galerie Rabouan Moussion, stand C17

Artiste parmi les plus marquants de sa génération, Hervé Télémaque est né à Port-au-Prince (Haïti), en 1937. Il débute sa carrière de peintre à New York, avant de s'installer définitivement à Paris, où il participe, dès le début des années

formal analysis is also at work: "To send products to Cape Verde, expatriates place them in barrels because cargo transport isn't expensive. Once they arrive, these barrels become doors, stoves, small brushes and even homes. I decided to transform them into shields, as used by Roman soldiers in their turtle formation where they formed a collective shell²." Modified to suit the place where they are to be shown (galleries, cultural institutions, foundations), his works also evoke another well-known military stratagem: the Trojan Horse, which consists here in bringing resistant or even aggressive elements, resorting to breaking and entering if necessary, into the relatively civilised "white cube" environment of the exhibition space.

2-Extract from the article by "Pedro Morais, Kevin Rouillard: futur fossile", The Quotidien de l'Art, 8 July 2016.

EDGAR SARIN

(Born 1989, lives and works in Paris),

Dilecta, stand EO

Edgar Sarin studied engineering before turning to art and founding "Le Cercle de La Horla", a think-tank that organised group exhibitions in Paris and New York from 2014 to 2017. All of Sarin's works explore the notion of the container. His series "Concessions à perpétuité" (2015), which revealed him to the public, is the perfect example. Each one consists of a wooden box inside which Sarin seals up a painting, before wrapping the ensemble in kraft paper—the buyer undertakes not to unwrap their artwork until the day the artist dies.

In 2016, in a design that won him the Prix Emerige, Edgar Sarin connected a microprocessor to a lamp, which then intermittently indicated the address where it was located in Morse code. The most perceptive people, i.e. those who were able to decipher the location and make their way there (to wit a small apartment in Paris's 18th arrondissement), became the spectators of an

extremely strange and striking performance, which was a far cry from the many conventions governing the classical exhibition space.

The artist prefers to bury certain objects, with a preference for the Bois de Boulogne, but also in other locations that he prefers not to reveal. He buried thirteen chests six months before his exhibition at Konrad Fischer Galerie in Berlin in 2017, only digging them up for the opening and then burying them again. Their buyers received nothing more than a wooden chalice that can be exchanged for one of the chests a century from now.

HERVÉ TÉLÉMAQUE

(Born 1937, lives and works in Paris),

Galerie Rabouan Moussion, stand C17

Hervé Télémaque is one of the most outstanding artists of his generation. He was born in Port-au-Prince (Haiti) in 1937 and began his career as a painter in New York, before settling permanently in Paris, where he took part in the emergence of Figuration Narrative in the early 1960s. His work, although initially influenced by Abstract Expressionism and elements of Surrealism and Pop Art, very quickly began to address, with exuberance, the complex relationship between image and language. If he first associated painting with a wide variety of objects borrowed from consumer society and popular culture, he went on to produce assemblages of objects and collages, renewing the practice in so doing.

In turn poetic and caustic and fully assuming his Haitian cultural heritage, his art is essentially autobiographical. He is also the bearer of a militant discourse, bathed in counter-culture and anti-colonialism, which is particularly evident in his work of the 2000s that marked a clear return to his African roots and which was dotted with frequent allusions to negritude. It is undoubtedly also this political and historical dimension that makes him both a reference for Figuration Narrative in France and for New York painting in the 1950s.

1960, à l'émergence de la figuration narrative. D'abord influencé par l'expressionnisme abstrait, mêlant également le surréalisme et le pop art, son travail aborde très vite sous un angle ludique les rapports complexes entre image et langage. S'il associe peinture et objets hétéroclites, empruntés à la société de consommation et à la culture populaire, Hervé Télémaque aborde par la suite l'assemblage et le collage, dont il sait renouveler les modalités.

Tour à tour poétique ou mordant, assumant pleinement son héritage culturel haïtien, son art est d'essence autobiographique. Il est aussi porteur d'un discours engagé, baigné de contre-culture et d'anticolonialisme. En témoigne notamment sa production des années 2000, marquant un net retour aux sources africaines, et émaillée de références à la négritude. C'est sans doute aussi cette dimension politique et historique qui fait de lui, tout à la fois, une référence de la figuration narrative en France, comme de la peinture new-yorkaise des années 1950.

Son œuvre est montrée dans de nombreuses expositions en Europe et aux États-Unis depuis les années 1960, jusqu'à faire l'objet d'une vaste rétrospective au Centre Georges Pompidou, en 2015. Plus récemment, en 2019, l'artiste présente son exposition « Inachevée Conception » à la galerie Rabouan Moussion, à Paris. Le parcours de l'exposition se décline en toiles colorées, fragmentées, manifestant, autant qu'une énergie solaire, une singulière maîtrise du récit.

PAUL VERGIER

(Né en 1976, vit et travaille à Montélimar),

H Gallery, stand G3

Né en 1976 à Valréas, Paul Vergier est diplômé de l'École des beaux-arts de Marseille en 2001, et de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris (ENSBA Paris) en 2002.

Artiste singulier, fils de paysan et neveu du peintre Jean-Michel Alberola, il esquisse, par ses peintures de paysages, un espace du manque et du secret. «Je fais des paysages sans paysages», confie-t-il. La nature s'y déploie pourtant,

entre matité et transparence, à la limite, parfois, de l'abstraction. On découvre dans ses œuvres des serres maraîchères, dont les voiles drapent des arbres, des amas de gravats sous des bâches plastique, des tentes de fortune, des cabanes. et autres architectures précaires. Ces motifs mettent en abyme le travail pictural: les masses s'organisent selon des agencements complexes, par plans, où les différentes textures et reflets semblent constituer un terrain de jeu infini pour le plasticien qui les fixe à la peinture à l'huile. Les toiles de Paul Vergier, silencieuses, sophistiquées, semblent aussi manifester une force souterraine: la présence humaine y est plutôt rare, comme si l'on parcourait ici l'inconscient qui se noue entre une nature domestiquée mais têtue et les stratégies de contrôle de l'agriculture contemporaine.

Since the 1960s, his work has been the subject of numerous exhibitions in Europe and the United States, with a major retrospective at the Centre Pompidou in 2015. More recently, "Unfinished Conception" (2019) at Galerie Rabouan Moussion in Paris presented a selection of colourful and fragmented canvases bearing witness to his solar energy and singular mastery of narrative.

PAUL VERGIER

(Born 1976, lives and works in Montélimar), H Gallery, stand G3

Paul Vergier was born in 1976 in Valréas. He is a graduate of the École des beaux-arts de Marseille (2001) and the École nationale supérieure des beaux-arts de Paris (ENSBA, 2002). Contemporary landscape painter Paul Vergier is a unique artist, the son of a farmer and the nephew of painter Jean-Michel Alberola. His works portray a secret place, one of absence. "I paint landscapes without a landscape," he says. Nature is however present, matt or transparent and sometimes bordering on abstraction. Plastic greenhouses are a prominent feature of his work: trees are draped in their veils of plastic and rubble piles up under tarpaulins amidst makeshift tents, huts and other precarious architectural constructions. These motifs constitute a mise en abyme of pictorial creation: the masses are organised according to complex layouts, and picture planes, their different textures and reflections comprising an infinite playground for the artist who captures them with his oils. Paul Vergier's silent and sophisticated paintings also seem to manifest a subterranean force. Rarely do we note a human presence. It is as if we were crossing a subconscious world woven between domesticated but not entirely tame nature and the strategies m modern-day agriculture implements to control it.



1 Abdelkader Benchamma

Engramme (Visions) diptyque, 2019 Encre sur papier 158 x 285 x 6 cm par panneau Courtesy Templon

2 Louis-Cyprien Rials

Rashomon (version japonaise), 2018 Peinture à la main sur olubugo par un affichiste ougandais, d'après un montage photographique de l'artiste 104 x 150 cm Courtesy Galerie Eric Mouchet

3 Anne et Patrick Poirier

Curiositas, 2014 Encre sur papier 19 x 28 cm Courtesy Dilecta

4 Laurent Gapaillard

Le Panthéon tournesol, 2019 Encre de Chine et lavis sur papier 130 x 180 cm Courtesy Galerie Daniel Maghen





